

n'est qu'une société esclavagiste bien vernie, bien peinte, faite de baudruche gonflée. Vous jugerez mieux les hommes, vous les démocrates farouches, les révolutionnaires furibonds, vos bras tomberont en découvrant que ce qui perpétue le despotisme c'est la niaiserie moutonnaire des masses, ce qui fait l'iniquité ce n'est pas l'égoïsme des classes dirigeantes, la rapacité des riches, mais bien l'incurable faiblesse d'esprit de la majorité des opprimés qui lorsque ses oppresseurs lui crient en tremblant de peur : à genoux, trouve utile de se mettre à plat ventre. Eh bien, voilà trop longtemps que l'on tombe à bras raccourcis sur les classes dirigeantes, il conviendrait pourtant d'être juste ! Peut-on raisonnablement accuser quelqu'un de profiter de ce qu'on lui offre. Depuis des siècles, la majorité des petits, c'est-à-dire la force, trouve convenable de satisfaire tous les désirs de la minorité.

Dans le fond du cœur, je n'éprouve aucune haine pour ces heureux et je ne crois pas du tout que ce soit eux les coupables.

Tant que le peuple aura le respect des opinions reçues, la vénération des vieux usages, le culte de la force triomphante, le mépris insolent des vaincus, l'engouement féminin et effréné pour un homme ou pour un mot, tant qu'enfin son cerveau n'aura pas été défriché, sarclé, ensemencé, il sera infailliblement condamné à l'esclavage avec ou sans l'étiquette *liberté*. Nous cherchions en commençant une définition de la liberté : l'homme libre, ne serait-il pas celui en qui une pensée étrangère ne pourrait germer, un être indépendant et autonome ayant une mentalité bien à lui. Il faut bien reconnaître qu'un tel être ne saurait vivre dans une société telle que la nôtre.

E. RENOULT.

GENÈSE D'UNE CRISE

Il en est de même de l'humanité.
 A chaque phase de sa vie, elle considère les choses sous son nouvel aspect, elle doute, combat et s'agit; elle brise ce qu'elle avait adoré et se retrempe dans une croyance nouvelle.
 Et quand elle a opéré sa révolution morale, quand elle s'est crée un monde idéal, tous ses efforts tendent

la victoire. La religion du devoir et de la souffrance, comme tout ce qui s'oppose à l'expansion libre des facultés humaines, fléchit devant la grande voix de la nature, du droit, de l'attraction. Le Dieu catholique, le regard morne et le front pensif, laisse tomber de sa droite impuissante les foudres dont il s'appropriait à pulvériser les pompes, les œuvres et les séductions de Satan.

Et quand l'ange exterminateur souffle la révolution dans l'âme des sociétés endormies, qui pourrait dépeindre les mille fascinations qu'il fait briller aux yeux des hommes qui vont lui servir d'instruments.

E. COEURBEROY (*De la Révolution dans l'homme et la Société*, page 89).

Les Microbes et la Question sociale (1)

Le spécialiste attentivement engagé dans des recherches limitées à un point circonscrit du vaste champ scientifique conçoit rarement d'emblée toutes les conséquences de ses propres découvertes. D'autre part, les penseurs occupés d'un sujet dont l'étude pourrait être favorisée par l'application de ces découvertes n'en profitent généralement pas de suite, soit parce qu'ils sont étrangers à la spécialité dans laquelle elles ont été faites et qu'il les ignorent, soit qu'ils ne voient pas spontanément le lien qui unit deux branches de connaissances en apparence éloignées l'une de l'autre. C'est ce qui me paraît exister encore aujourd'hui en ce qui concerne la bactériologie dans ses rapports avec la sociologie.

Il est vrai que, bien avant la découverte et la promulgation d'un principe, la force des choses amène partiellement et d'une manière en quelque sorte anarchique l'application de ce principe. Les mesures d'hygiène publique et internationale que l'on s'est toujours efforcé d'établir sont une démonstration de ce fait pour ce qui est du sujet dont je m'occupe.

De tous temps aussi on a utilisé les propriétés des corps; mais cela ne constituait ni la chimie ni la physique. On n'a qu'à se remémorer l'immense progrès accompli depuis un nombre d'années relativement limité si on le compare aux âges écoulés, pour se faire une idée de l'importance inhérente à la connaissance des principes et des lois en matière scientifique, c'est-à-dire au point de vue de l'accroissement du bonheur et du bien-être des hommes, ce qui, après tout, est l'objectif suprême de la science.

On se demandera sans doute ce que la bactériologie peut avoir de commun avec l'économie sociale; on verra par la suite que l'étude des organismes contagieux qui doit être la base scientifique de l'hygiène, peut et doit apporter un important appoint à ceux qui, trouvant que « tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes », cherchent à améliorer la condition misérable des déshérités.

Sans élever la prétention de faire résoudre la question sociale par un microbe, il est cependant permis d'entrevoir de quelle importance sera la compréhension généralisée du déterminisme des épidémies et des contagions en général. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les communités s'imposer de lourds sacrifices en vue de l'assainissement des lieux habités? Cela est déjà un progrès, mais ce n'est pas assez, et il reste encore beaucoup à faire.

Dans l'accomplissement de ce qui a déjà été obtenu, l'influence de la profession médicale a été prépondérante. Dans les grandes et belles choses qui restent à conquérir, le médecin ne doit pas se laisser devancer. Il est de son devoir et de son intérêt de se faire le champion de l'hygiène sociale aussi bien que de l'hygiène

(1) Discours prononcé à l'inauguration de l'Institut Pasteur de New-York, 9 octobre 1893.

sans épithète. Devant les assemblées et les pouvoirs de la nation, point n'est besoin pour lui de faire appel aux intérêts politiques; sa force réside dans le calme de la science, qui, sans artifice de rhétorique et sans provoquer d'émotions sentimentales, froidement déploie les faits et force l'homme à penser et à agir.

La médecine expérimentale et la bactériologie nous apprennent ceci : certaines maladies inoculées ne prennent pas sur nos animaux de laboratoire quand ils sont bien soignés et bien nourris. Si au contraire nous les surmenons en les forçant à courir plus ou moins vite et longtemps dans un appareil approprié, ou si nous les privons de nourriture, ils deviennent facilement la proie des bactéries qu'on introduit dans leur sang.

Le bacille du choléra inoculé dans l'intestin de certains animaux ne peut se développer et les faire mourir que si nous les forçons à jeûner. Il en est de même pour l'homme, et nous assistons sans cesse à ce spectacle : les épidémies frappant les peuples misérables, les contagions sévissant sur les parties malheureuses des populations.

De tout temps aussi, nous avons vu les religions s'adresser au cœur des hommes et chercher à faire naître chez les forts et les puissants des sentiments de pitié, d'amour en faveur des faibles et des déshérités.

En présence des résultats tout à fait insuffisants obtenus à travers les âges et qui semblent justifier la parole décourageante du maître : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », on est en droit de se demander si l'abolition du paupérisme ne doit pas être l'œuvre d'une autre puissance, d'une puissance qui elle aussi est une sorte de religion, car elle relie l'élite des hommes sur tous les points du globe et les soumet à ses lois; je veux parler de la science.

La science n'a cure de s'adresser au cœur des hommes et d'en faire vibrer les cordes des sentiments de commisération; elle se contente de montrer à ses adeptes que non seulement les germes des infections triomphent aisément des animaux affaiblis par la mise physiologique; elle leur enseigne aussi que ces mêmes germes, incapables de se multiplier tout d'abord dans le sang des animaux vigoureux, peuvent, après avoir acquis une virulence particulière par leur développement chez le faible, voir leur puissance destructive s'accroître et facilement triompher du fort. C'est l'histoire de ce qui se passe chaque jour autour de nous. Lorsque, malgré les cordons sanitaires et les autres mesures préventives, le typhus, le choléra et cent autres maladies épidémiques débent dans une ville, nous voyons les premières victimes tomber tout d'abord dans les rangs de ceux que la pauvreté force à mal se loger et à mal se nourrir. Ceux qui ont le bonheur de ne manquer de rien seraient mal venus alors à penser dans leur égoïsme : « Que nous importe! ce sont les pauvres seulement qui meurent. » La contagion, en effet, ne tardera pas à gagner de la force sur le terrain où elle a pris pied; ses germes se sont multipliés, ils ont en quelque sorte pris de l'audace, et, après avoir croupi pendant un certain temps dans l'ombre des ruelles sordides, ils se répandront bientôt au grand jour dans les quartiers somptueux, entreront dans la maison du riche et y porteront la douleur et la mort.

Qu'on ne s'imagine pas que ces exemples soient exceptionnels ou imaginaires; ils s'observent tous les jours, et nous sommes tous menacés par les mêmes dangers, car nous sommes incessamment entourés par des éléments de destruction qui font plus de victimes parmi nous que le typhus ou le choléra. Ils nous effrayent moins que ces derniers, parce que nous avons été habitués à les voir cheminer à côté de nous comme des compagnons inséparables de notre vie et les causes inévitables de notre mort.

Où a pris naissance cette diphtérie qui chaque jour frappe nos enfants dans nos maisons les mieux conditionnées au point de vue de l'hygiène et du confort? Là-bas, chez le pauvre, dans cette ruelle obscure et mal aérée, chez ces enfants du pauvre dont la faim émacie les traits, dont le sang est appauvri par le froid. Et ce millionnaire qui parmi nous était connu comme un des hommes les plus riches de la terre, et qui a été frappé au moment où il pensait peut-être à se reposer et à jouir en paix du fruit du labeur énorme qu'il avait dû dépenser pour accumuler ses millions, par quoi lui ont été ravis les vingt ans et plus peut-être de bonheur et de repos qu'il avait devant lui? Par un germe qui fait plus de victimes parmi nous que tous ceux des grandes épidémies redoutées, par un germe qui s'était développé dans les poumons d'un misérable. Ce dernier l'avait expectoré sur le chemin, et le vent le porta sur un grain de poussière qu'aspira le riche.

Il y a plusieurs années, j'ai fait un livre dans lequel j'ai dit ceci : « La misère du pauvre distille un fiel amer et virulent qui filtre jusqu'à la coupe du riche et contamine les veines de ses enfants. » La bactériologie, science nouvelle cultivée dans l'Institut que nous inaugurons aujourd'hui, nous donne la démonstration expérimentale de l'exactitude du sens de cette proposition.

Nous sommes tous liés les uns aux autres par une solidarité étroite sur le plan matériel aussi bien que sur les plans supérieurs. Mais quel est le moyen, me dira-t-on de rendre cette solidarité aussi profitable qu'elle est nuisible, aussi salutaire qu'elle est dangereuse? Il n'entre pas dans la tâche que je me suis tracée pour aujourd'hui, d'aborder cette partie du sujet. Je ne me flatte pas d'ailleurs de pouvoir donner la solution du problème qui s'impose. Mon rôle peut se borner à signaler les enseignements donnés par ma spécialité. Plus tard, m'inspirant des mêmes études, peut-être pourrai-je indiquer une formule; pour cette fois, je serai heureux si j'ai réussi à démontrer ce que je m'étais proposé, à savoir l'importance, au point de vue du bien-être général, de la bactériologie, dont le principal fondateur a son nom gravé sur le fronton de cet Institut, de l'Institut Pasteur de New-York.

PAUL GIBIER.

(Revue scientifique, 2 décembre).